Pierre Larcher
L'invention de la luġa al-fuṣḥā.
Une histoire de l'arabe par les textes

Louvain-Paris-Bristol, Peeters,
Association pour la Promotion de l'Histoire et de l'Archéologie Orientales (Mémoires,13), 2021, xv + 203 p., ISBN : 9789042945883

Mots-clés : linguistique, péninsule Arabique, histoire

Keywords: linguistics, Arabian peninsula, history

Ce volume serait tombé à pic pour les candidats de l'agrégation d'arabe des sessions 2019/20 et 2020/21 qui devaient plancher sur la question de linguistique justement libellée comme suit : « *al-luġa al-fuṣḥā wa-muḫtalaf luġat al-ʿArab* : la formation de la *ʿarabiyya* en question ». Il n'est toutefois pas trop tard pour toutes celles et ceux qui, à la question « qu'est-ce que la *luġa al-fuṣḥā* ? » (« la manière la plus châtiée de parler »), souhaitent obtenir une réponse scientifique et objective éloignée des justifications dogmatiques et subjectives traditionnelles sur le sujet. De fait, si cet ouvrage ne traite pas de la langue du Coran[1], il ne s'en attaque pas moins à un domaine qui relève du *credo* idéolinguistique : on touche en effet là un domaine sensible confrontant d'une part une position objective et historique, documentée par les textes et leur lecture critique pour en extraire leur dit, mais également leurs non-dits, et, d'autre part, une position idéolinguistique présentant cette *luġa al-fuṣḥā* comme n'étant rien d'autre que la langue du Coran, donc celle du Prophète, et, par voie de conséquence, celle d'Allah, cette double identification (langue du Coran avec la *luġat Qurayš* « la langue de Qurayš » et donc de son contribule Mahomet d'une part, *luġat Qurayš* et *al-luġa al-fuṣḥā* d'autre part) étant au cœur des deux premiers chapitres de l'ouvrage.

Ce dernier rassemble huit articles que l'auteur a publiés entre 2001 et 2018 autour d'un thème commun, articles qui avaient fait l'objet du séminaire en textes arabes du Fonds national de la recherche scientifique (F.R.S-FNRS)[2] belge tenu à l'université de Liège en 2008, expliquant ainsi leur publication chez Peeters. Ce thème est celui de la définition de ce que l'on nomme en arabe la *luġa al-fuṣḥā*, expression qui n'apparaît que tardivement, au IVe/Xe siècle, et qui est parfois trop rapidement rendue en français par « arabe classique », ce qui tend alors à voiler certaines réalités historiques et idéolinguistiques. Chacun de ces articles, devenus chapitres du présent ouvrage, a pour socle le texte arabe d'un auteur médiéval dont l'A. offre une traduction et à partir duquel il propose une lecture critique. Cette dernière vise à éclaircir les étapes de la formation et de l'invention de cette *luġa al-fuṣḥā* dans une perspective d'histoire des *représentations* que l'on se fait de cette langue et de son histoire. En ce sens, et comme il le souligne, ces chapitres « constituent ainsi une histoire moins linguistique qu'épilinguistique de la langue » (4e de couverture). Ils aident précisément à se représenter tant l'invention et l'histoire de l'invention de l'expression et du concept-même de *luġa al-fuṣḥā*, participant alors à une archéologie de ce concept[3], que l'invention et l'histoire de l'invention du dénommé signifié par cette *luġa al-fuṣḥā*, c'est-à-dire de ce qui sera plus tard identifié à la « langue classique ».

Ces chapitres viennent donc *scientifiquement* déconstruire ce qu'il faut bien comprendre comme des constructions (tout autant conscientes que non conscientes). Ces dernières, en grande part *idéologiques*, qu'elles soient "philosophiques" ou, plus généralement et surtout, "théologiques", s'imposent vite pour ne nous fournir, si l'on n'y prend garde, qu'une lecture lissée de l'histoire pourtant riche et complexe que cette langue dite « classique ». Voici la liste des chapitres de l'ouvrage :

1. « Ibn Fāris. Théologie et philologie dans l'islam médiéval » (p. 1-17)[4] ;
2. « Al-Farrāʾ. Un retour aux sources sur la *luġa al-fuṣḥā* » (p. 19-39)[5] ;
3. « Al-Fārābī. Un texte sur la langue arabe réécrit » (p. 41-59)[6] ;

(1) Pour cela, voir P. Larcher, *Sur le Coran. Nouvelles approches linguistiques*, Lambert-Lucas, Limoges, 2020 dont on trouvera un compte-rendu de lecture : M. Sartori, « Compte rendu de *Sur le Coran. Nouvelles approches linguistiques* de Larcher, Pierre, Lambert Lucas, Limoges (2020), 235 p. ISBN : 9-782359-353136. Prix : 24 € », *Bulletin d'Études Orientales* 68 (2022), https://doi.org/10.4000/beo.8129.

(2) F.R.S-FNRS : https://www.frs-fnrs.be/fr/.

(3) Sur cette question voir un autre texte du même auteur qui, ne reposant pas *stricto sensu* sur un texte, n'a pas été versé à ce recueil : P. Larcher, « Al-lugha al-fuṣḥâ : *archéologie d'un concept "idéolinguistique"* », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 124, 2008, p. 263-278.

(4) P. Larcher, « Théologie et philologie dans l'islam médiéval : Relecture d'un texte célèbre de Ibn Fâris (Xe siècle) », *Cahiers de l'ILSL* 17, 2004, p. 101-114.

(5) P. Larcher, « D'Ibn Fāris à al-Farrāʾ. Ou, un retour aux sources sur la *Luġa al-Fuṣḥā* », *Asiatische Studien/Études asiatiques* 59/3, 2005, p. 797-814.

(6) P. Larcher, « Un texte d'al-Fârâbî sur la "langue arabe" réécrit ? », dans L. Edzard et J. Watson (éds.), *Grammar as a Window onto Arabic Humanism. A Collection of Articles in Honour of Michael G. Carter*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2006, p. 108-129.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

4. « Al-Zaǧǧāǧī (1). Les origines de la grammaire arabe, selon la tradition. Description, interprétation, discussion » (p. 59-71)[7];
5. « Ibn Ǧinnī. Parlers arabes nomades et sédentaires et diglossie chez un grammairien arabe du IVe/Xe siècle. Sociolinguistique et histoire de la langue ou discours épilinguistique ? » (p. 79-101)[8];
6. « Al-Zaǧǧāǧī (2). Arabe fléchi *vs* arabe non fléchi. Deux variétés ou deux registres d'une même variété ? » (p. 103-121)[9];
7. « Al-Muqaddasī. Que nous apprend-il vraiment de la situation de l'arabe au IVe/Xe siècle ? » (p. 123-140)[10];
8. « Al-ʿAbdarī. Le parler des Arabes de Cyrénaïque vu par un voyageur maghrébin du VIIe/XIIIe siècle » (p. 141-156)[11].

Suivis d'une bibliographie (p. 157-171), d'un *index nominum* (p. 173-181), d'un *index rerum* (p. 183-199) et précédés d'une introduction (p. VII-XV), ces articles forment un tout cohérent autour du thème de la langue arabe et plus particulièrement des *représentations* qu'il est possible de s'en faire à travers la lecture *critique* de textes de savants ou de voyageurs arabes médiévaux ayant abordé cette question de la langue arabe. L'intérêt notable de ce recueil est de présenter, en plus de la vision de professionnels que sont les grammairiens, celle d'un géographe et d'un voyageur qui, eux à l'inverse des premiers, n'abordent pas la langue arabe dans sa seule variété non dialectale. C'est de fait par une définition négative qu'il est plus facile de délimiter l'objet de la préoccupation des grammairiens, alors même que, comme le souligne bien l'A. du présent ouvrage, nous faisons en fait face à une langue plurielle et variable. De cette diversité, les grammairiens ne traitent alors que de la seule langue qu'ils conçoivent comme légitime de leur attention. Toutefois, s'ils traitent bien d'une langue *référentielle* au sein d'une réalité qu'ils perçoivent comme *diglossique*, il ne faut pas, comme s'attache à le montrer l'A., se laisser abuser par la reconnaissance de cette *dualité* (voire pluralité) linguistique, ni surtout se tromper sur l'endroit exact de la frontière de cette diglossie (cf. chapitres 4 et 6 de l'ouvrage), le registre dialectal représentant l'angle mort de la pensée linguistique arabe médiévale qui, si elle est « classique », est tout autant « classiste »[12].

Il faut en effet insister avec l'A. sur l'ambivalence de ce concept : si *luġa fuṣḥā*, chez Ǧūrǧī Zaydān (1861-1914)[13] s'oppose à *luġa ʿāmmiyya* comme « classique » s'oppose à « dialectal », popularisant ces deux expressions dans ces acceptions, il n'y a rien de tel chez le premier grammairien à l'employer, Ibn Ǧinnī (m. 392/1002)[14], ni même chez son devancier, Sībawayhi (m. 180/796 ?) qui parle, lui, de *luġa ʾūlā qudmā* (« langue première la plus ancienne »)[15]. Et pour cause ! Les dialectes et les expressions naturelles sont, dans une très grande mesure (mis à part peut-être le *Kitāb* de Sībawayhi) le point noir de la réflexion grammaticale arabe : dans ce qui ressemble à un ostracisme linguistique (et social, les dialectes étant les langues du *vulgum pecus*), les grammairiens n'ont jamais été des ethnographes, ne se sont jamais intéressés à la langue de la plèbe, et n'ont jamais eu d'attention que pour la langue dite de la haute société, en fait la langue non vernaculaire, mais bien véhiculaire. Or, dans une même société, on ne parle pas deux langues différentes, mais éventuellement des registres

(7) P. Larcher, « Les origines de la grammaire arabe, selon la tradition : description, interprétation, discussion », dans E. Ditters et H. Motzki (éds.), *Approaches to Arabic Linguistics. Presented to Kees Versteegh on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leiden–Boston, coll. "Studies in Semitic Languages and Linguistics" 49, 2007, p. 113-134.

(8) P. Larcher, « Parlers arabes nomades et sédentaires et diglossie chez Ibn Ǧinnī (IVe/Xe siècle). Sociolinguistique et histoire de la langue *vs* discours épilinguistique », *Al-Qanṭara* 39/2, 2018, p. 359-389.

(9) P. Larcher, « Une relecture critique du chapitre XVII du *ʾĪḍāḥ* d'al-Zaǧǧāǧī », dans L. Edzard *et al.* (éds.), *Case and Mood Endings in Semitic languages — Myth or Reality? Désinences casuelles et modales dans les langues sémitiques — mythe ou réalité ?*, Harrassowitz, Wiesbaden, coll. "Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes" 113 tomes, 2018, p. 46-67.

(10) P. Larcher, « Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IVe/Xe siècle ? », *Annales Islamologiques* 40, 2006, p. 53-69.

(11) P. Larcher, « Le parler des Arabes de Cyrénaïque vu par un voyageur marocain du XIIIe siècle », *Arabica* 48/3, 2001, p. 368-382.

(12) J'emploie ici ce terme non pas au sens des « classes » latines (cf. P. Larcher, *Sur le Coran*, p. 70) ni au sens marxiste, mais dans son acception générale où la plèbe est ignorée de l'élite lettrée.

(13) Dans le sixième numéro (le deuxième de l'année 1893, celui de février) de la revue *Hilāl* qu'il a fondée au Caire et non, comme cela est fréquemment lu, dans le premier numéro de celle-ci (septembre 1892). Cf. Ǧ. Zaydān, « al-Luġa al-ʿarabiyya al-fuṣḥā wa-l-luġa al-ʿāmmiyya », *al-Hilāl* 6, 1893, p. 200-204 (https://archive.alsharekh.org/contents/134/12725, consulté le 18/02/2022). L'article n'est d'ailleurs pas signé mais, en considérant qu'il n'est pas expressément signé d'une autre main que de celle de Zaydān, surtout dans les premiers temps du journal qu'il vient de créer, cet article a toutes les chances d'être effectivement de lui.

(14) Cf. Ibn Ǧinnī, *Ḫaṣāʾiṣ(2)* = ʾAbū al-Fatḥ ʿUṯmān b. Ǧinnī al-Mawṣilī, *al-Ḫaṣāʾiṣ*, éd. al-Naǧǧār, Muḥammad ʿAlī, al-Maktaba al-ʿilmiyya, Al-Qāhira, 3 tomes, s. d. [repr.: Beirut, Dār al-hudā, s.d.], t. I, p. 260.

(15) Cf. P. Larcher, « Al-lugha al-fuṣḥâ », p. 268-269 pour l'identification de la première occurrence de cette expression et p. 274 pour le rôle joué par Zaydān dans la popularisation de celle-ci et de celle-là.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

distincts, l'un, courant, l'autre, occasionnel, et c'est dire alors combien cette *luġa al-fuṣḥā* n'était, n'est et n'a jamais été qu'occasionnelle (rencontres officielles, langue de l'écrit et non de l'oral, etc.). Encore, l'A. insiste à raison sur le fait que cette *luġa al-fuṣḥā* ne représente pas la langue de la haute société, mais uniquement celle des *happy few* (p. 69, 117) de cette dernière, l'indice de cela étant que les *kutub al-laḥn* ne visent pas les fautes commises par la plèbe, ignorée qu'elle est, mais celles commises par les instruits au regard de l'idéal linguistique qu'ils construisent et inventent[16].

L'introduction présentant de manière extrêmement précise et détaillée le contenu de chaque chapitre, ce qui pourrait rendre redondante l'entreprise du présent compte-rendu de lecture, je m'attacherai à l'essentiel de chacun de ces chapitres (ne pouvant pas traiter en détail de l'ensemble extrêmement riche de l'ouvrage) en mettant en avant quelques notes de lecture incidentes.

Dans le premier chapitre, l'attention est tournée vers cette double identification dont il a été question plus haut à partir d'un extrait du *Ṣāḥibī fī fiqh al-luġa* d'Ibn Fāris (m. 395/1004). Cette double identification repose sur la base scripturaire d'un verset coranique bien connu (Cor. 14, 4) : *mā ʾarsalnā min rasūlin ʾillā bi-lisāni qawmi-hi li-yubayyina la-hum* « nous n'avons envoyé d'envoyé que dans la langue de son peuple, pour qu'il leur rende [les choses] claires [ou mieux : distinctes] ». L'argument ainsi invoqué étant théologique, argument d'autorité s'il en est, on serait tenté de fermer le ban. Mais, si le texte d'Ibn Fāris est particulièrement intéressant, c'est justement parce que son auteur se sent obligé de doubler cette « thèse théologique » comme la nomme l'A. par une « thèse sociolinguistique » : si la *luġat Qurayš* se confond avec *al-luġa al-fuṣḥā* c'est parce qu'elle est le fruit d'un processus de sélection (*taḫayyur*) des « meilleurs traits » de chacun des parlers arabes des tribus qui se rendaient au sanctuaire panarabe de la Mecque. Et si Ibn Fāris ressent ce besoin de justifier de la sorte une thèse théologique par une thèse sociolinguistique, faisant alors de la *luġa al-fuṣḥā* une *koinè*, c'est bien parce qu'il pressent que la première thèse n'est pas si évidente que cela. Pour mémoire, le Prophète se dit *ʾafṣaḥu man naṭaqa bi-l-ḍādi bayda ʾannī min Qurayšin* « plus châtié de ceux qui prononcent le *ḍād bayda ʾanna* je suis de Qurayš » (p. 94) »[17]. Ce *bayda ʾannī* (« bien que ») a fait couler beaucoup d'encre au point de lui faire signifier l'inverse (« parce que ») de ce qu'il signifie réellement, mais cela n'abuse que ceux qui veulent bien l'être, et comme le dit l'A., on peut se poser la question de savoir jusqu'à quel point les auteurs médiévaux ne sont pas dupes des thèses théologiques qu'ils véhiculent et à quel point ils pratiquent en quelque manière un double langage, propre aux univers dogmatiques (cf. p. 94, note 176). De là découle alors certainement le nécessaire besoin d'expliquer cette identification qui ne semble pas aller de soi. Or, quand ce qui est censé aller de soi nécessite d'être prouvé encore et encore, c'est que cela n'est pas si évident. De même, les critères de la sélection et de rejet des traits « blâmables » ne sont-ils pas autrement présentés par la tradition grammaticale arabe qu'*a posteriori*, ce qui n'est en fait qu'un moyen d'entériner une situation : les traits jugés par l'arabe classique comme bons sont ceux, de manière assez opportune, qu'elle comprend et ceux jugés mauvais et blâmables ceux dont elle n'est justement pas pourvue, ô miracle !

Comme le souligne l'A., Ibn Fāris ne fait que reprendre ce que Farrāʾ (m. 207/822) avait fait avant lui, prouvant bien la fragilité conceptuelle et probatoire de la seule thèse théologique. Toutefois, il n'y a pas identité parfaite entre les deux entreprises et l'intérêt du scénario produit par Farrāʾ (chap. 2) réside dans les différences qu'il laisse paraître en comparaison avec celui d'Ibn Fāris. Farrāʾ expose un argument, notamment, qui est celui du *mélange* : le parler des Qurayš est devenu pur (*fa-ṣafā kalāmu-hum*) par le mélange du meilleur de chaque parler arabe. Il l'explique en mettant en parallèle la pureté de la langue des Qurayš et leur beauté physique, du fait de la possibilité qui était la leur de choisir, lors du pèlerinage, les plus belles femmes qui faisaient leurs circumambulations autour de la Kaʿba tête nue (cf. p. 24 et 39). Pour Larcher, les deux auteurs partagent donc les mêmes idées de « devenir » et de « sélection », et il indique alors justement qu'à la première des deux est lié un présupposé : la langue de Qurayš n'était donc pas originellement la plus

(16) Cf. également P. Larcher, « Une formulation ancienne de la diglossie en arabe ? *Luġat al-qawm* vs *luġat al-yawm* d'Ibn Fāris (IVe/Xe siècle) », dans N. S. Eggen et R. Issa (éds.), *Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell*, The Institute for Comparative Research in Human Culture & Novus Forlag, Oslo, 2017, p. 25-40, dont on trouvera un compte-rendu ici-même : M. Sartori, « Compte rendu de *Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell* de Eggen, Nora S. et Issa, Rana, The Institute for Comparative Research in Human Culture, Novus Press, Oslo (2017), 542 p. », *Bulletin critique des Annales islamologiques* 33, 2019, p. 3-7, p. 3.

(17) Cf. Suyūṭī, *Muzhir* = Ǧalāl al-Dīn ʿAbd al-Raḥmān b. Kamāl al-Dīn ʾAbī Bakr b. Muḥammad b. Sābiq al-Dīn Ḫaḍr al-Ḫuḍayrī al-Šāfiʿī al-ʾAsyūṭī al-mašhūr bil-Suyūṭī, *al-Muzhir fī ʿulūm al-luġa wa-ʾanwāʿi-hā*, éds. Bak, Muḥammad ʾAḥmad Ǧār al-Mawlā *et al.*, al-Maktaba al-ʿaṣriyya, Bayrūt, p. 209.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

châtiée (Ibn Fāris) ou la plus pure (Farrāʾ). Mais l'A. insiste sur la différence de ce devenir : si pour Ibn Fāris la langue de Qurayš était déjà excellente et a ajouté à cette excellence les traits les meilleurs des autres parlers pour devenir plus excellente encore, Farrāʾ indique que celle-ci est « devenue pure » (*fa-ṣafā kalāmu-hum*) par le mélange du meilleur de chaque parler arabe. Aussi, de la même manière qu'Ibn Fāris expurge de son scénario la dimension anthropologique de celui de Farrāʾ (le choix des plus belles femmes), expurge-t-il en même temps, à mon sens, l'idée-même de *devenir*, et il est alors possible de dire qu'à la *sélection*, commune aux deux auteurs, Farrāʾ fait *explicitement* du *devenir* l'argument qu'Ibn Fāris retranchera de sa présentation pour des raisons théologiques évidentes afin de n'en faire qu'un argument *implicite*, ce *devenir* n'indiquant que trop bien en creux un état historique où tel n'était pas le cas, idée acceptable pour Farrāʾ mais devenue islamiquement inconcevable pour Ibn Fāris deux siècles plus tard. Par la confrontation de ces deux scénarios, l'A. dresse un parallèle tout à fait intéressant avec l'équivalent des deux conceptions de la *koinè* grecque (p. 27), et le scénario de Farrāʾ serait l'adaptation à la langue poétique, par les grammairiens-lecteurs du IIe/VIIIe siècle, de la langue coranique (p. 28-32) comme langue « chronologiquement préclassique et typologiquement non classique, mais classicisée par le biais des lectures grammaticales » (p. 35-36).

Au chapitre 3, l'A. aborde l'étrange devenir d'un texte du philosophe Fārābī (m. 339/950) qui semble avoir été réécrit (peut-être par son auteur) passant d'un premier état, issu du *Kitāb al-ḥurūf* de l'auteur lui-même, à un second état, bien différent, tel qu'il est possible de le lire dans deux ouvrages de Suyūṭī (m. 911/1505), que sont le *Muzhir* et le *Iqtirāḥ*. Dans la première version de ce texte, pureté (notamment linguistique) et isolement sont mis en relation, ce qui pousse alors Fārābī à identifier le centre de l'Arabie, à savoir le Nejd, comme le lieu de cette pureté. Qurayš n'est alors pas cité, ce qui est, par contre, le cas dans la deuxième version de ce texte où il devient central. On passerait donc là de ce que Larcher nomme une « thèse philosophique » à sa mise en conformité avec l'espace dogmatique et donc avec la « thèse théologique ». À cela, j'ajouterai que ce mouvement semble également répondre à un autre impératif : selon les termes de Fārābī (cf. p. 56 et 57 pour leur traduction), l'isolement, s'il coïncide avec insoumission et indocilité, correspond également et en premier lieu avec la grossièreté et la sauvagerie, traits qui ne sont en aucun cas mélioratifs et conciliables avec l'image à renvoyer de soi-même. Il convenait donc certainement de changer de perspective, pour Fārābī ou pour celui qui aura réécrit son texte, afin de faire coïncider ses propos avec la « thèse sociolinguistique » d'Ibn Fāris (que l'on trouve reprise par Suyūṭī dans son *Muzhir*) mais également avec la « thèse anthropologique » (et matrimoniale) de Farrāʾ, et alors d'indiquer que la pureté linguistique ne se trouve pas au Nejd et dans l'isolement total, mais chez ceux qui ont pu, par le mélange *raisonné* et la sélection des meilleurs traits de chaque parler arabe, se hisser au-dessus de tous…

Larcher revient dans le chapitre 4 sur un *topos* de la tradition grammaticale arabe : l'élévation de la flexion désinentielle (le fameux *ʾiʿrāb*) au rang de point focal de l'attention grammaticale. Il le fait par le biais d'un célèbre texte de Zaǧǧāǧī (m. 337/948 ou 339-340/949-950) tiré de son *ʾĪḍāḥ fī ʿilal al-naḥw*, où le père (mythique ?) de la grammaire, ʾAbū al-ʾAswad al-Duʾalī (m. vers 69/688), est mis en scène dans une anecdote avec sa fille, cette dernière lui ayant dit *mā ʾašaddu l-ḥarri* (« quelle est la chaleur la plus intense ? ») alors qu'elle aurait souhaité en fait dire *mā ʾašadda l-ḥarra* (« quelle chaleur intense ! »)[18]. En même temps que la pertinence et l'importance supposée[19] de la flexion désinentielle dont le non-respect serait source de quiproquos et d'erreurs, cela signe, pour la tradition grammaticale arabe, la « corruption de la langue » (*fasād al-luġa*). Et c'est de cet épisode mythique[20], au terme d'une réinterprétation évolutioniste, que l'on aboutit au

(18) Zaǧǧāǧī (al-), *ʾĪḍāḥ* = ʾAbū al-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. ʾIsḥāq al-Nahāwandī al-Zaǧǧāǧī, *al-ʾĪḍāḥ fī ʿilal al-naḥw*, éd. al-Mubārak, Māzin, m. 337/949, Dār al-nafāʾis, Bayrūt, 3e éd., 1399/1979 [repr. Le Caire, Dār al-ʿurūba, 1959], p. 89.

(19) Ce que l'auteur discute (notamment p. 72), rejoignant d'autres voix en ce domaine. Pour un aperçu des critiques faites à l'encontre d'un *ʾiʿrāb* pertinent, cf. M. Sartori, « La flexion désinentielle et l'arabe. État de la question et discussion d'arguments récents », dans L. Edzard *et al.* (éds.), *Case and Mood Endings in Semitic Languages — Myth or Reality? Désinences casuelles et modales dans les langues sémitiques — mythe ou réalité ?*, Harrassowitz, Wiesbaden, coll. "Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes" 113, 2018, p. 68-94.

(20) Sans même aller aussi loin que Jonathan Owens (cf. J. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 61/1, 1998, p. 51-73 et J. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part II) », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 61/2, 1998, p. 215-227), un large consensus se dégage aujourd'hui pour situer cette phase de déclin du phénomène flexionnel en fait bien avant l'apparition de l'Islam et donc de l'épisode du *fasād al-luġa*. C'est particulièrement le cas d'Ahmad al-Jallad qui écrit que « By the 6th century, there can be no doubt as to the loss of case inflection, at least in Palestina Tertia » (A. Al-Jallad, « Graeco-Arabica I: The Southern Levant », dans A. Al-Jallad, (éd.), *Arabic in Context. 400 Years of Arabic at Leiden University*, E. J. Brill, Leiden & Boston, coll. "Studies in Semitic Languages and Linguistics" 89, 2017, p. 99-186, p. 165) et de M. Al-Sharkawi qui

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

développement, sur la base d'une *dualité* linguistique, à ce que William Marçais (1872-1956) appellera *diglossie*[21]. Une remarque tout à fait incidente ici au sujet du terme *ʿilla* : l'A. indique, tout à fait justement, la différence à faire entre *sabab* et *ʿilla* comme opposant « cause » à « justification » (p. 62). En plus de rappeler que *ʿilla* est potentiellement un emprunt fait au latin[22], il est possible à cet égard d'ajouter que c'est exactement ce pour quoi les juristes arabes médiévaux (et plus marginalement les grammairiens arabes) reconnaissent au moins deux valeurs à la particule de coordination *fa-* à savoir le *fāʾ al-sababiyya* « causal » et le *fāʾ al-taʿlīliyya* « illatif », le premier indiquant que B est la conséquence objective et logique de A qui en est sa cause, le second indiquant, entre autres, que B est la justification, comme l'écrit ici l'auteur, intersubjective, de A qui en est, en fait, la conséquence[23].

Larcher va continuer de discuter cette diglossie au chapitre 5 par le biais d'Ibn Ǧinnī cette fois chez qui Haïm Blanc (1926-1984) avait cru voir la première expression d'une diglossie arabe (p. 79). L'A. va discuter cette interprétation et montrer qu'il s'agit en effet d'une situation de diglossie entre deux variétés, mais à partir d'autres extraits d'Ibn Ǧinnī à côté desquels passe Blanc (p. 84). Là, Ibn Ǧinnī décrit de fait une variété fléchie et haute et une autre non fléchie et basse (représentante idéaltypique des dialectes), le tout en donnant sans doute la première expression arabe pour « diglossie » (*ǧihatā al-kalām* « les deux façons de parler », p. 85). Toutefois, selon Larcher, il s'agit surtout d'y voir une « théorie », c'est-à-dire l'expression d'un discours épilinguistique sur la langue (p. 86 et suiv.) visant à concilier théologie d'une part et philologie et philosophie d'autre part (p. 94). Larcher insiste ici encore sur le fait que le *fasād al-luġa* constitue bien un épisode mythique en ce sens que types fléchi et non fléchi coexistaient déjà à date ancienne (p. 95)[24].

Dans le chapitre suivant, l'A. revient à Zaǧǧāǧī et à son anecdote concernant ʾAbū al-ʾAswad al-Duʾalī et sa fille. Là, il indique (p. 114) avec raison que, sauf erreur de sa part, les moyens suprasegmentaux sont négligés par la tradition grammaticale arabe, centrée qu'elle est sur l'écrit. De fait, la grammaire de l'arabe n'est pas tant une entreprise descriptive qu'une entreprise éminemment normative, centrée sur un registre, celui de l'écrit, et encore, l'écrit de l'arabe standard. Il existe toutefois au moins une trace de reconnaissance d'éléments suprasegmentaux dans la différence faite, par les grammairiens eux-mêmes, entre *badal* et *ʿaṭf bayān*, le premier supposant la réalisation d'une pause, *mubdal min-hu* et *badal* étant dans une relation d'uniréférentialité, tandis que le second n'en requiert bien au contraire aucune, le *maʿṭūf* et son *ʿaṭf bayān* étant, eux, dans une relation de multiréférentialité[25]. Quant à Zaǧǧāǧī, il s'interroge sur l'utilité d'apprendre la grammaire (et principalement la flexion désinentielle, celle-ci étant devenue synonyme de celle-là pour la tradition grammaticale arabe) alors même qu'on s'en passe très bien au quotidien. Si l'on pourrait y voir une évocation par Zaǧǧāǧī d'une situation diglossique, la lecture critique menée par Larcher, notamment basée sur un texte du *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn* de Ǧāḥiẓ (m. 255/869) tempère cette impression. De fait, s'il est effectivement possible de parler de diglossie et donc de frontière entre deux entités linguistiques (cf. *supra*), celle-ci ne passe pas entre la masse des illettrés et l'élite lettrée, mais, au sein de cette dernière, entre ceux qui maîtrisent parfaitement l'idéal linguistique constitué et ceux, plus nombreux, qui n'y parviennent pas (p. 117, cf. également p. 69). Cela fait dire à l'A. que nous sommes en fait en face d'une « diglossie dans la diglossie » (p. 117) et donc de deux *registres* au sein de la variété haute, dite aussi variété référentielle : un registre soutenu d'une part et un autre relâché d'autre part.

Ce thème de la reconnaissance ou non de la situation diglossique par les grammairiens arabes eux-mêmes est repris ensuite, cette fois par le biais d'observateurs de la langue, qu'il s'agisse d'un géographe avec Muqaddasī (m. *ca.* 380/990) ou d'un voyageur en la personne de ʿAbdarī (VII^{e}/XIII^{e} siècle). Dans le premier cas, à l'intérêt linguistique porté par Johann Fück (1894-1974) à Muqaddasī, Larcher

dit que « the triptotic case system was starting to show signs of decay before the Arab conquests even in the most conservative dialects » (M. al-Sharkawi, « Case-Marking in Pre-Islamic Arabic: The Evolutionary Status », *Zeitschrift für Arabische Linguistik* 62, 2015, p. 38-67, p. 39).

(21) Qu'il emprunte à la linguistique néo-hellénique et précisément à Jean Psichari (1854-1929). Cf. P. Larcher, « Une formulation ancienne », p. 25-26. Cf. également P. Larcher, « Diglossie arabisante et *fuṣḥā* vs *ʿāmmiyya* arabes : essai d'histoire parallèle », dans S. Auroux et *al.*, (éds.), *History of Linguistics 1999. Selected papers from the Eighth International Conference on the History of the Langauge Sciences (ICHoLS VIII), Fontenay-St. Cloud, France, 14-19 September 1999, coll. "SIHoLS 99"*, Benjamins, Amsterdam-Philadelphie, 2003, p. 47-61.

(22) Cf. M. Sartori, « Une *cause* et ses *raisons* d'être. Solution latine à un problème de terminologie arabe », *Historiographia Linguistica* 47/1, 2020, p. 1-18.

(23) Cf. M. Sartori, « Les rapports logico-sémantiques marqués par *fāʾ* en arabe. Les origines extra-grammaticales d'une distinction linguistique », *Quaderni di studi arabi* 15/1, 2020, p. 5-46.

(24) Cf. *supra* note 20.

(25) Pour l'ensemble des détails, cf. M. Sartori, « La différence entre *badal* et *ʿaṭf bayān*. Mutisme et surdité des grammaires de l'arabe ? », *Al-Qanṭara* 39/2, 2018, p. 547-586.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

substitue un intérêt sociolinguistique et note que ce qui pourrait être repéré à l'issue d'une lecture trop rapide de Zaǧǧāǧī comme deux variétés, ne représente en fait bien que deux registres d'une même variété (haute), soutenu d'une part, relâché de l'autre, Muqaddasī parlant de la *ʿarabiyya* comme d'une langue véhiculaire à opposer au *lisān al-qawm* (« la langue du peuple »). Ce chapitre est à lire en parallèle d'un autre article de l'A.[26] qui en est la continuation. Là, Larcher explore la piste d'Ibn Fāris qui oppose, lui, *luġat al-qawm* (« la langue du peuple [arabe] ») à *luġat al-yawm* (« la langue d'aujourd'hui ») et, après avoir rappelé la polysémie du terme *luġa* (langue, variété de celle-ci, simple variante ou encore lexique voire unité lexicale), il indique que l'étude du texte d'Ibn Fāris confirme que « *luġat al-qawm* et *luġat al-yawm* sont bien considérés comme deux états d'une même langue »[27], la seconde, plus récente et dégradée comparée à la première. Pour autant, s'agit-il, dans une perspective diglossique, de deux variétés et non simplement de deux états ? L'A. reste alors prudent, *luġat al-yawm* pouvant désigner une variété tout aussi bien véhiculaire que vernaculaire. L'A. relève que chez Ibn Fāris *luġat al-qawm* représente en fait la variété référentielle (et ancienne) tandis que chez Muqaddasī, l'expression voisine *lisān al-qawm* est identifiée à la variété vernaculaire. L'A. insiste alors sur une différence fondamentale : Muqaddasī est Arabe, Ibn Fāris est Persan, et l'arabe est pour lui une langue étrangère. L'A. conclut alors que « Muqaddasī est peut-être l'auteur qui a le mieux souligné le double *statut* de l'arabe : d'une part l'arabe comme langue vernaculaire et pour ainsi dire « nationale », compte tenu de l'expression *lisān al-qawm* des arabophones natifs […] et d'autre part l'arabe comme langue véhiculaire, ce qu'il appelle *al-ʿarabiyya*, l'Arabe avec un grand A pourrait-on dire, d'autant mieux maîtrisé qu'il n'est pas en même temps la langue maternelle de ses utilisateurs. […] Muqaddasī ne décrit pas explicitement une situation de diglossie. Mais peut-être la décrit-il implicitement, en suggérant, pour la partie arabe de l'empire, une forme de continuité entre variétés basse et haute »[28] ce qui préfigure une situation entrevue par Charles Ferguson (1921-1998).

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à un voyageur maghrébin, ʿAbdarī, qui, à l'occasion de son pèlerinage, traverse à l'aller et au retour la Cyrénaïque. Au sujet de la population de cette province, il dit qu'ils sont « les plus châtiés des Arabes que nous ayons vus » (p. 153), *faṣāḥa* qu'il explique par leur isolement, mais il ajoute aussitôt que « ceux du Hedjaz sont également châtiés ». Si, comme le note l'A., ce texte est avant tout l'expression idéologique d'une représentation linguistique, ne donnant qu'un seul exemple de pleine flexion désinentielle nominale, et encore cet exemple est-il à prendre avec prudence (p. 145), il se révèle plus riche aux plans phonologiques, morphologiques, voire morphophonologiques et lexicaux concernant le parler des Arabes de Cyrénaïque mis en contraste avec son propre parler occidental (celui des *ʾahl al-ġarb*).

Les puristes de l'édition repéreront vite quelques incohérences formelles, en nombre fort réduit, qui pourront être expurgées pour la seconde édition de cet ouvrage, lequel fera date pour notre domaine et qui mériterait donc certainement d'être rapidement épuisé. Je n'en citerai que quelques-unes. Les ethnonymes Tîlisân, Mûqân, Jîlân et Zanj (p. 116) auraient gagné à être harmonisés tels que Ṭīlisān, Mūqān, Ǧīlān et Zanǧ au même titre que Huḏayl (p. 59, 137), Qurayš, Tamīm ou encore Ḫuzāʿa (p. 59) qui n'apparaissent respectivement pas comme Hudhayl, Quraysh, Tamîm et Khuzâʿa.

De leur côté, et alors que certains toponymes sont francisés dans l'ouvrage, comme c'est le cas de Bagdad (et non Baġdād), du Hedjaz (et non Ḥiǧāz), du Nejd (et non Naǧd), d'autres ne le sont pas. Il en va ainsi de « Nīšāpūr » (p. xii) ou de « Nišāpūr » (p. 84) et « Nīsāpūr » (p. 126, note. 209) qui aurait pu alors apparaître sous la forme Nishapur, tout comme « Aden » et « Djeddah » qui cohabitent avec « Zabīd et Ṣanʿā' » (p. 132) qui auraient pu être donnés comme Zabid et Sanaa. Toujours au sujet des toponymes, on s'étonnera que « La Mecque » (p. 29, 30, 36, 39, 44, 46, etc.) apparaisse en lieu et place de « la Mecque » (que l'on trouve pourtant p. 91), alors même qu'il ne débute pas une phrase, et ce d'autant qu'on a bien « le Caire » (p. 49, p. 138, note 230) dans les mêmes conditions.

On notera aussi la présence inattendue d'une date de décès pour un auteur/savant alors qu'il s'agit d'un référencement. Dans le cas d'un référencement, ce dernier est présenté avec une casse particulière, celle des majuscules, et précisément en petites capitales, tel que « Bally, 1965 » (p. 85), « Ferguson, 1959a » (p. 112), « Ibn Ǧinnī, *Ḫaṣāʾiṣ* » (p. 80) et « al-Ġalāyīnī, *Ǧāmiʿ* » (p. 145) et ce dès la première occurrence de la référence. Pour autant, et c'est notamment le cas pour l'auteur du *Lisān al-ʿArab*, on trouvera « Ibn Manẓūr (m. 711/1311), *Lisān al-ʿArab* » à de multiples reprises (p. 11, p. 44, note 80, p. 62, p. 81, p. 111, p. 126, note 208, etc.), au lieu de « Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab* », ce que l'on trouve pourtant aussi (p. 63, 130, 134). L'apparition

(26) P. Larcher, « Une formulation ancienne ».
(27) P. Larcher, « Une formulation ancienne », p. 35.
(28) P. Larcher, « Une formulation ancienne », p. 37.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de ces dates de décès au sein d'un référencement concerne également d'autres savants médiévaux[29].

Concernant ces dates des savants anciens, elles apparaissent normalement en première occurrence de chaque chapitre, ainsi que l'indique l'A. dans son introduction : « Enfin, les chapitres de ce livre pouvant se lire en continuité ou chacun indépendamment l'un de l'autre, les dates des auteurs sont données dans chaque chapitre à la première occurrence de leur nom » (p. xv). Toutefois, cette règle n'est pas tout le temps suivie puisqu'Ibn Fārīs n'en bénéficie pas d'emblée au tout début du chapitre II (p. 19)[30].

La présentation des savants orientalistes n'est pas tout à fait uniformisée tant pour les prénoms que pour les dates de naissance et de décès[31]. Toujours au sujet de l'onomastique, on notera également que « Muhsin Mahdi » (p. 42) apparaît également sous la forme « Muhsin Mahdī » (p. 138).

Deux dernières choses : « rikṣ » (p. 134) apparaît au lieu de l'attendu « riks » que l'on trouve bien dans l'article original[32], constituant l'une des très rares, si ce n'est la seule coquille de l'ouvrage[33] ; il est fait référence à un certain Benjamin Vincent dont il est dit que « la base Opale de la BNF ne connaît ni le prénom ni les dates de cet auteur » (p. 141, note 236). Depuis, cette base a visiblement été mise à jour et il semble possible de dire qu'il s'agit de Benjamin Vincent (1795 ?- après 1834), membre de la Société Asiatique (en 1828) et juge à la cour de justice d'Alger (1830-1834)[34].

Recueil d'articles publiés sur une période de presque vingt ans, d'inévitables répétitions sont présentes dans l'ouvrage, mais ces redites sont d'autant plus excusables (et excusées) qu'elles ont la vertu de la pédagogie. Notre tâche d'enseignant est bien celle de la répétition, ce que comporte justement le verbe arabe *ʿallama-yuʿallimu-hu -hā* (« enseigner quelque chose à quelqu'un »), déverbatif de forme II à partir de *ʿalima-yaʿlamu-hā* (« savoir quelque chose »), qui en est certes le factitif, l'un des deux sens de sens de la forme II, mais qui en conserve le sens itératif et intensif, sens premier de cette forme II[35]. L'instruction étant un clou qu'on enfonce, équivalent français du proverbe arabe *al-takrār yuʿallimu l-ḥimār* (« la répétition, [c'est ce qui] enseigne à l'âne »), notre dette, la mienne tout particulièrement, est grande envers l'auteur du présent ouvrage : si Pierre Larcher n'avait pas dit et redit, écrit et écrit à nouveau sur ces sujets, en plus de certains autres des savants qui ont pu se pencher sur ces questions dans une perspective linguistique et épilinguistique, sociolinguistique notamment, toujours en mettant en œuvre une lecture *critique* au sens étymologique[36], nous en serions certainement encore à imaginer qu'il y avait une langue première, dite *luġa al-fuṣḥā*, de laquelle seraient issus les dialectes modernes par l'effet de la corruption de la langue, etc., représentation, de fait, bien loin de la réalité. À ce titre, ce recueil d'articles permet de faire le point sur la question et se montrera d'une redoutable efficacité pour ceux des enseignants qui auront à aborder ces questions de même que pour les étudiants pour qui il éclairera d'un jour bien plus brillant les données relatives à la *luġa al-fuṣḥā*.

Manuel Sartori
Aix-Marseille Université, CNRS, IREMAM
Aix-en-Provence, France

(29) « al-Zamaḫšarī (m. 538/1144), *Mufaṣṣal* » (p. 33, note 68, p. 133), « al-Zubaydī (m. 379/989-990), *Ṭabaqāt* » (p. 64), « al-Ǧāḥiẓ (m. 255/869), *Bayān* » (p. 69), « Ibn Fāris (m. 395/1004), *Ṣāḥibī* » (p. 71, 93), « al-Suyūṭī (m. 911/1505), *Muzhir* » (p. 94, 137), « Sībawayhi (m. 180/796 ?), *Kitāb* » (p. 132), « al-Zaǧǧāǧī (m. 337/949 ou 339-340/949-950), *Īḍāḥ* » (p. 138), « al-Farrāʾ (m. 207/822), *Maʿānī* » (p. 138), « Ibn Mālik (m. 179/795), *Muwaṭṭaʾ* » (p. 150).

(30) La situation est identique à la première occurrence de « Sībawayhi » au chapitre VII (p. 133), de celles d'« al-Ṭabarī » et d'« al-Nīsābūrī » au chapitre III (p. 47), de même que pour « al-Zaǧǧāǧī » (p. 61) et d'autres encore dont « Ferguson » (p. 83), « al-Muqaddasī » (p. 123), « al-Zamaḫšarī » (p. 133).

(31) Si certains orientalistes bénéficient de leur(s) prénom(s) et dates de naissance et de décès comme c'est le cas de « Charles Bally (1865-1947) » (p. 85), pour d'autres, les dates ne sont pas présentées. C'est le cas pour « Johann Fück » (note 50 p. 23, [1894-1974]) ou pour « Hans Kindermann » (note 47 p. 22, [1894-1985]). Pour d'autres encore, l'ensemble des prénoms n'apparaissent pas comme c'est le cas de « Montgomery Watt (1909-2006) » (note 51, p. 23, i.e. William Montgomery Watt) ou de « Charles A. Ferguson (1921-1998) » (p. 27, i.e. Charles Albert Ferguson), d'« Otto Blau (1828-1879) » (p. 42, i.e. Ernst Otto Friedrich August Blau) et de « Reinhart Dozy (1820-1883) » puisqu'il s'agit de Reinhart Pieter Anne Dozy. Enfin, d'autres n'apparaissent que par leur nom, comme c'est le cas de « Renan » (p. 28, i.e. Ernest Renan [1823-1892]), de « Pococke » (p. 42, i.e. Edward Pococke [1604-1691]), ou encore de « Rabin » (p. 47 et 137, i.e. Chaim Rabin [1915-1996]).

(32) P. Larcher, « Que nous apprend », p. 62.

(33) Si la maison d'édition avait eu la bonté de bien vouloir me fournir la version PDF de l'ouvrage, il m'eût été plus facile de m'en assurer.

(34) https://data.bnf.fr/fr/10743758/benjamin_vincent/ (consulté le 18/02/2022).

(35) P. Larcher, *Le système verbal de l'arabe classique*, 2e édition revue et augmentée, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, coll. "Manuels", 2012 [2003], p. 47-55 et G. Lecomte, *Grammaire de l'arabe*, P.U.F., Paris, coll. "Que sais-je ?", 1968, p. 29.

(36) Du grec ancien *kritikos* (« capable de juger, de décider », A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Hachette, Paris, 1935, p. 1138a), c'est-à-dire de passer au « crible », de trier le bon grain de l'ivraie au moyen d'un tamis conceptuel.

BCAI 37 (2023) Pierre Larcher : L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net